

L'INTERACTION CONFRONTÉE À LA DIVERSITÉ DES THÈMES ET DES TERRITOIRES

François DURAND-DASTÈS

Abstract

The author's choice of geography is explained by his feeling that it gives a lot of space to rational thinking and cumulative knowledge. His practice has been based on the desire to keep contact with a great variety of themes and on the necessity of adopting all the same a few main fields. Some principles considered as important are then defined : the existence of geography as an intellectual entity, the part played by interactions and system analysis, and finally the situation of time in spatial analysis.

Keywords

interaction, causality, systems, diachrony and synchrony, India, climatology

Mots-clés

interaction, causalité, systèmes, temporalités, Inde, climatologie

Parce qu'elle a beaucoup d'amis, la place est restreinte qui est à la disposition de chacun pour rendre hommage à Bernadette Mérenne-Schoumaker en décrivant une expérience personnelle pour la confronter à la sienne, qui est si riche. Force est donc d'être bref au risque d'être schématique, d'affirmer sans démontrer, de dire des conclusions sans faire l'histoire de ce qui nous a fait les tirer.

J'ai bifurqué vers la géographie après avoir commencé des études d'histoire, pour deux séries de raisons. D'abord, parce qu'elle m'était apparue comme plus rationnelle, plus soucieuse d'explication. Plus cohérente aussi ; il m'a semblé que les savoirs géographiques se recoupaient, se cumulaient, que les leçons tirées de l'étude d'un espace venaient bien s'ajuster à des questions générales et enrichir l'étude d'autres cas. Et que cela fonctionnait mieux que les relations entre périodes historiques. On peut voir là une conséquence du fait que la terre est ronde alors que le temps est linéaire – c'est un peu plus qu'une boutade. À côté de l'intérêt intellectuel ainsi offert par les études de géographie, il m'a semblé à l'époque – on était dans les années 1950 – qu'elles débouchaient sur des possibilités d'action pratique, au-delà de l'enseignement ou de la recherche que l'on disait « spéculative ». Les choses de la vie ont fait, sans que je puisse dire pourquoi, que j'ai en définitive fort peu pratiqué la « géographie appliquée », voire la recherche sur contrat, et que c'est à l'enseignement que je me suis essentiellement consacré – brièvement dans un lycée, longuement dans des universités parisiennes, mais en cherchant à conserver des contacts avec des publics plus larges que celui des étudiants de faculté, en écrivant pour les élèves, en collaborant avec leurs professeurs

dans des recherches didactiques et en prenant part à des entreprises éditoriales s'adressant à ce que l'on appelle « le grand public cultivé ».

Faite d'éclairages complémentaires, comme je viens de le dire, la géographie intègre des éléments de nature variée ; c'est par cette diversité même qu'elle m'a séduit. J'ai donc souhaité profiter de cette variété en évitant de me consacrer à des sujets trop limités à mes yeux. Il m'est arrivé de dire que je souhaitais être un « géographe sans adjectif », sans ces adjectifs qui viennent fixer des limites – appauvrissantes, éventuellement – aux champs de savoir vers lesquels se porte l'intérêt de chacun. Mais cette option, que d'aucuns peuvent d'ailleurs trouver prétentieuse, a ses inconvénients si elle est poussée à l'extrême. Pour éviter d'être *en tout* limité par défaut d'expertise et d'expérience, il n'est pas mauvais de choisir quelque (ou quelques) domaines auxquels on consacre assez de temps et d'effort pour se sentir particulièrement à l'aise vis-à-vis de leurs contenus intellectuels. En somme, développer des familiarités tout en évitant une « hyperspécialisation » capable d'apporter bien des satisfactions mais non de séduire tous les types de tempéraments. Ce compromis, j'ai essayé de le mettre en œuvre en restant en contact avec le maximum d'aspects de la géographie, tout en favorisant quelques domaines : le monde indien, l'espace rural français en ce qui concerne les choix spatiaux, les climats et leur rôle dans les complexes géographiques pour les thématiques, la méthode hypothético-déductive et la modélisation dans ses différents langages ainsi que les perspectives systémiques pour des éclairages plus généraux.

Je peux certes expliquer – voire m'expliquer – ces choix d'orientation par des dispositions personnelles, mais leur

analyse n'aurait guère d'intérêt ici. D'autant plus que les raisons de ces options reposent largement sur des faits de conjoncture. Ainsi, le souhait de toute une génération de géographes d'explorer les possibilités offertes par le développement de techniques de traitement a conduit à un effort collectif auquel il était intéressant, voire nécessaire de participer au début des années 1970. Et puis il y a le rôle des rencontres ; avec des individus, maîtres, collègues, élèves et anciens élèves, trop nombreux pour que n'en citer qu'une partie ne conduise à des injustices ; mais aussi à des groupes, des équipes enseignantes comme celle qui a construit l'Université Paris 7, des centres de recherche comme le Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud ou l'Unité Mixte de Recherche « Géographie-cités », et aussi cette structure fort atypique qu'est le « groupe Dupont », lieu d'échange qui maintient ses activités depuis plus de trente ans.

C'est dans un va-et-vient entre cette activité, ces pratiques, et des références plus générales, celles qui constituent une culture, liée à la formation et à l'époque, que se sont élaborés chez moi un certain nombre de principes, une vision cohérente des choses de la géographie ; ce que je crois pouvoir appeler une base théorique. Il est temps de dégager quelques-unes de ces lignes de force, sous la forme de quelques propositions de base.

Et d'abord, qu'il existe dans le champ de la pensée quelque chose qui s'appelle « géographie », qui a sa légitimité et son autonomie. Le savoir est un et multiple, comme sont multiples les disciplines, qui doivent vivre d'échanges ; mais ces échanges, cette pluridisciplinarité nécessaire n'implique pas la dissolution des disciplines dans une gamme trop floue de savoirs faiblement structurés. Pas de pluridisciplinarité sans disciplines, c'est une évidence assez reconnue. Bien sûr c'est à de mêmes interrogations majeures que sont confrontées les réflexions scientifiques, et qui obéissent à des règles analogues du point de vue de l'objet comme des méthodes ; aussi, les rencontres entre disciplines sont nombreuses. Leur définition ne repose pas tant sur le choix des objets étudiés et des méthodes mises en oeuvre, que de la hiérarchie qu'elles établissent entre eux, de la position plus ou moins centrale qu'elles leur confèrent, de la forme donnée aux questionnements. Pour nous en tenir à un exemple, il serait fort contestable de dire que la prise en compte de l'espace est le *propre* de la géographie, aucune activité scientifique ne pouvant éviter de lui faire une part – ni les sciences humaines, ni, bien sûr, les « sciences dures », à commencer par la physique. Mais il n'en est pas moins vrai que la géographie confère à l'espace une place centrale et l'envisage en termes de position relative et d'espacements, tout en donnant aussi une grande importance aux ordres de grandeur des phénomènes – les fameux aspects scalaires.

C'est dans cette perspective de définition de *centres* des disciplines qu'il m'a semblé possible et satisfaisant de situer la géographie en fonction d'une interrogation centrale, ce que j'ai appelé la « question de localisa-

tion », en d'autres termes, la « question où ? ». Celle qui consiste à se demander, en présence de tout phénomène, « pourquoi est-ce là et pas ailleurs ? » Et encore, en face de données observables quantifiées : « pourquoi est-ce là plus/ou moins/qu'ailleurs ? ». Après tout, il ne s'agit là que d'une application d'une idée de Karl Popper, qui considèrerait que les disciplines peuvent se définir par les questions qu'elles posent tout autant que par les objets dont elles traitent.

De multiples conséquences découlent de la place faite à la question de localisation, à commencer par les points de vue sur l'espace dont il vient d'être question. Par ailleurs, il a toujours été important à mes yeux qu'elle permette de tenter de satisfaire des curiosités dans des domaines très divers, portant sur ce qu'il est commode d'appeler des « observables » de nature variée, relevant des faits de nature comme des faits de culture, des sphères du matériel comme de l'idéal.

Il découle aussi du point de vue adopté que la description organisée des localisations est pour la géographie un préalable à la suite de ses démarches intellectuelles, une première étape dans l'accomplissement de sa tâche, puisqu'elle a entre autres la finalité d'aider à présenter le monde à ceux qui l'habitent, à introduire l'ailleurs auprès de ceux qui sont ici.

Viennent alors les interrogations sur les processus explicatifs qui permettent de rendre compte des répartitions spatiales décrites. Il ne saurait ici être question d'aller au-delà de l'énoncé de principes généraux. Le plus essentiel est celui qui a trait à la nature de la causalité qui s'impose : en géographie plus qu'ailleurs peut-être, la présence de *l'interaction* est essentielle. Elle se manifeste, en quelque sorte de prime abord, sous la forme de l'interaction spatiale, un principe selon lequel tout ce qui se trouve ou se passe dans un lieu donné dépend de ce qui se trouve ou se passe dans un ensemble de lieux en relation avec le lieu en question. C'est de l'interaction spatiale que relèvent entre autres le « principe d'exclusion », qui veut que les possibilités de superposition de trop d'entités spatiales dans un même lieu soient très limitées, ce qui est un facteur important des organisations de l'espace et de genèse même des objets spatiaux. Plus spécifiquement, l'interaction spatiale est à la base de toutes sortes de mécanismes liés aux effets de proximité, aux synergies entre lieux proches, aux complémentarités, aux concurrences, aux diffusions. C'est dans l'interaction spatiale que se manifestent les effets des distances, et, plus généralement, de positions relatives.

La notion est donc fondamentale dans la pratique de la géographie. Mais il y a plus : l'importance de l'interaction qui s'impose ainsi conduit logiquement à une réflexion sur la causalité elle-même, et la généralisation des logiques interactives ou dialectiques. Du coup, s'impose *aussi* une critique générale de la causalité linéaire, de la disposition d'esprit qui conduit à rechercher des causes uniques, à négliger dans la pratique les conséquences du fait, essentiel, que « toutes choses sont à la

fois causées et causantes » comme le disait déjà Blaise Pascal, que tout phénomène peut être en partie cause de lui-même par l'intermédiaire de ses relations avec d'autres phénomènes.

Le souci de mettre en pratique la logique de l'interaction m'a conduit, avec bien d'autres évidemment, à accorder une grande place à la notion de système, puisque celui-ci est défini comme un ensemble d'éléments interactifs qui forme une totalité, mais pas forcément un ensemble clos, puisque les systèmes les plus pertinents en sciences humaines sont ouverts, influencés par des entrées en provenance du monde qui leur est extérieur, et agissant sur ce monde par leurs sorties.

Le lien entre la mise en évidence de systèmes et l'explication des localisations s'établit assez aisément si l'on pose que tout phénomène localisé et doté d'une certaine permanence *correspond* au fonctionnement d'un système lui-même doté d'une certaine stabilité ; et que l'on considère que la « correspondance » dont il a été fait état implique deux relations possibles entre localisation et système : ou bien le phénomène en question est une sortie du système, ou bien il est un élément de ce système.

J'ai eu l'occasion d'appliquer cette démarche, avec des résultats qui m'ont paru significatifs, à des problèmes géographiques variés. Variés du point de vue thématique, avec aussi bien des études sur la circulation atmosphérique et les climats que sur les régions agricoles du monde indien, variés également du point de vue des ordres de grandeur, puisque j'ai tenté des applications au problème des fortes densités asiatiques comme à celui d'unités régionales de dimensions plus réduites, comme le Languedoc ou le Punjab. Autant d'occasions de mettre en œuvre des logiques interactives, multi-causales et multi-scalaires.

La rapidité, voire la quasi-immédiateté de bien des échanges pris en compte dans les interactions ont pu conduire, assez légitimement, à faire abstraction des durées dans l'étude de celles-ci – pour transposer une expression du langage philosophique, on a pu en quelque sorte « mettre le temps entre parenthèse ». Aussi bien, on a pu considérer que le paradigme de la « nouvelle géographie » des années 1960 et 70 impliquait que soit accordée une place privilégiée à la synchronie, par opposition à celle qui était faite à la diachronie dans la « géographie classique ». Les problèmes posés par cette différence de points de vue et par les limites évidentes de logiques exclusivement synchroniques m'ont amené à tenter de proposer une vision de la combinaison des deux types de processus dans l'explication des faits de géographie. J'ai eu l'occasion d'en faire une présentation sous forme d'un schéma sagittal lorsque j'ai eu l'honneur en 1999 de parler devant la Société Géographique de Liège à l'invitation de B Mérenne-Schoumaker (Durand-Dastès, 2001). S'il s'agit d'expliquer la présence d'un phénomène K dans un lieu J au temps T, on peut faire intervenir des relations contemporaines, des synchronies : relations

de K avec des phénomènes de même nature que K mais dans des lieux différents – c'est l'interaction spatiale ; relations avec des phénomènes différents de K dans le même lieu J : c'est une relation que l'on peut, faute de mieux, qualifier de « relation écologique ». Mais il est bien établi que toute action humaine porte sur un espace dans lequel l'action des générations antérieures a inscrit sa marque. Donc, l'explication de K en J au temps T dépend dans une certaine mesure (mais une mesure certaine), du phénomène K en J, mais au temps T-n, n représentant ici des intervalles de temps variés, et donc T-n un ensemble de situations antérieures. Mais en plus, on peut appliquer à l'explication de K en J à T-n des types de relations, interactives et « écologiques » analogues à celles qui ont été reconnues au temps T.

Ainsi peut-on situer la place faite au temps. Mais il semble nécessaire de compléter cette vue générale par deux remarques sur les *qualités* du temps les plus utilement prises en considération par la géographie.

D'abord, à la différence des historiens ou des géologues, les géographes n'ont pas forcément comme but l'élaboration d'un récit le plus complet possible d'un déroulement historique envisagé dans toutes ses étapes : ce qui les intéresse, c'est avant tout de retenir ce qui, dans ce déroulement, a laissé des traces dans le présent et pèse sur lui. Ce que j'ai cru pouvoir traduire en disant que la géographie est moins intéressée par le *passé* que par la *mémoire* en ce que celle-ci est bien la part du passé qui est présente au monde.

En second lieu, les rythmes du temps et la nature de ce qui s'y passe présentent un très fort degré de variété, à la base de la notion de temporalité. Ainsi, les systèmes ont une histoire : ils naissent, se maintiennent plus ou moins longtemps, peuvent disparaître ou être remplacés par d'autres ; et ces histoires doivent évidemment être prises en compte dans l'utilisation de la logique des systèmes pour l'explication géographique. Or, il y a dans ces déroulements chronologiques des hétérogénéités fondamentales. Le fonctionnement d'un système, une fois qu'il est établi, relève de temps longs – relativement – et le plus souvent d'un jeu de règles, voire de lois. La naissance d'un système, la « systémogénèse », dont l'importance est décisive, relève d'une temporalité bien différente : elle met en cause des durées bien moindres, relève donc des temps courts. De plus, la part des coïncidences, des aléas, y est bien plus forte que dans la période où le système est établi. La combinaison de processus régis par des règles et des lois, déterministes en dernière analyse, et d'aléas, jouant des rôles inégalement importants dans les différentes phases d'une évolution déborde largement du seul cas des systèmes. La théorie en a été faite dès le milieu du XIX^e siècle par le mathématicien logicien Cournot, dont j'ai trouvé la pensée très inspirante (Cournot, 1872). Il me semble qu'elle permet de comprendre comment les sciences humaines, et la géographie parmi elles, peuvent se dire nomothétiques. Faire une part aux aléas par rapport à celle des règles et des lois ne conduit pas à l'abandon de l'ambition fon-

datrice de la démarche scientifique qui donne une place privilégiée à ces règles et lois. Au contraire, s'attacher à préciser et à expliquer les conditions dans lesquelles l'aléatoire se manifeste, permet de cerner son rôle, de comprendre son importance, mais aussi, ce qui essentiel, ses limites.

Telles sont quelques-unes des idées générales qui m'ont servi d'arrière-plan théorique. Elles ont été élaborées peu à peu, très largement à partir de la recherche d'outils intellectuels nécessaire à l'interprétation de situations concrètes. Mais, bien entendu, j'ai eu des contacts avec les idéologies et philosophies de l'époque. On reconnaîtra sans doute dans mes propos les influences d'auteurs comme Cournot, Marx, Von Bertalanffy. Il est impossible d'en dire plus ici sur ce point. Mais il faut tout de même que je signale que j'ai bien aimé la méthode hypothético-déductive et pratiqué en conséquence la modélisation, sur laquelle j'ai pas mal réfléchi et enseigné. Mais « ceci est une autre histoire », pour utiliser les mots que Kipling met dans la bouche des conteurs indiens.

Les thèmes évoqués dans ce texte ont fait l'objet de ma part de démonstrations, développements et illustrations dans un assez grand nombre de textes, dispersés et souvent d'un accès difficile. Une quarantaine d'entre eux ont été réunis à l'initiative de C. Grataloup et L. Sanders dans un CD ROM.

BIBLIOGRAPHIE

- COURNOT A.A. 1872. *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, réédition 1973. Paris : Hachette.
- DURAND-DASTÈS F. 1999. *Systèmes et Modèles*, CD Rom à l'initiative de C. GRATALOUP ET L. SANDERS. Paris : UMR Géographie-Cités. .
- DURAND-DASTÈS F. 2001. Le temps, la géographie et ses modèles. *Bulletin de la Société géographique de Liège*, vol. 40, n° 1, pp. 5-13.
- DURAND-DASTÈS F. 2001. Les concepts de la modélisation en analyse spatiale. *Modèles en analyse spatiale* (dir. Sanders L.). Paris : Hermès Sciences, pp. 31-59.
- DURAND-DASTÈS F. 2003. Les géographes et la notion de causalité. *Enquête sur le concept de causalité* (Viennot L. et Debru C.). Paris : PUF, pp. 145-160.
- DURAND-DASTÈS F. 2005. À propos de la géographie de l'eau : temporalités et échelles spatiales. *L'information géographique*, vol. 69, septembre, pp. 66-84.
- DURAND-DASTÈS F. 2008. Une catastrophe dans son contexte : l'ouragan Nargis dans la Baie du Bengale (avril-mai 2008). *Cybergeo Les échelles des catastrophes*. Mis en ligne le 22 septembre 2008. URL : <http://www.cybergeo.eu/index20143.html>

Coordonnées de l'auteur :

François DURAND-DASTÈS
 Professeur des Universités (retraité)
 Université Paris 7 Denis Diderot
 Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud
 UMR Géographie Cités
 durand-dastes@parisgeo.cnrs.fr